

« Écrire : survivre à qui voulait vous tuer ». Les nouvelles sans âge de Claire Martin

Hans-Jürgen Greif

Number 160, Winter 2011

La nouvelle québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Greif, H.-J. (2011). « Écrire : survivre à qui voulait vous tuer ». Les nouvelles sans âge de Claire Martin. *Québec français*, (160), 44–46.

« Écrire : survivre à qui voulait vous tuer » Les nouvelles sans âge de Claire Martin

PAR HANS-JÜRGEN GREIF*

« **D**éjà, ils avaient échangé les mots qui enchaînent : éternité, fidélité, toujours, toute la vie. Ils étaient enfermés. Car c'est cela aussi, le sortilège. Les femmes n'y pensent jamais ». Voilà les bases de la nouvelle « Toute la vie » de Claire Martin. Nous sommes dans la cabine d'un avion en plein vol. L'homme regarde dormir celle qu'il aime. Le sommeil enlève à cette dernière ses défenses : le fard, les mots, les mouvements gracieux. Tout à coup, elle n'est plus cette femme avec laquelle il désire pourtant partager sa vie. Il y aura les enfants, le travail, l'existence morne de celui qui s'est commis pour le reste de son existence. Plus de liberté, de disponibilité, plus d'aventures avec d'autres femmes. Bref, l'homme est en train de se détacher de la femme et le lecteur pressent que, tôt ou tard, l'amoureux reculera devant l'engagement. Au même moment, un moteur prend feu, c'est la panique à bord. La femme se réveille, se jette sur l'homme, sans un cri, car l'amour « sait bien que la mort est son alliée. Au milieu du bruit infernal qui les entourait, elle entendit qu'il lui disait à l'oreille : "Toute la vie, tu vois, toute la vie". Elle fit oui de la tête et, sans fermer les yeux, ils attendirent le choc, l'explosion qui allait mêler leurs deux corps étrangers, leurs os, leur sang, comme l'amour jamais n'aurait pu le faire » (p. 46).

Ce texte a été écrit en 1958 et publié une première fois dans la revue *Liberté*, en 1959, puis repris en 1999 dans le premier recueil de nouvelles de l'auteure après un silence de vingt-six ans. Il aurait parfaitement trouvé sa place dans le recueil de Claire Martin intitulé *Avec ou sans amour*, paru d'abord au Cercle du livre de France puis, un an plus tard, chez Robert Laffont, en 1959. Il réapparaît pourtant quatre décennies plus tard et, en donnant le titre au nouveau recueil (publié par L'Instant même), il nous fait un pied de nez auquel nous devrions pourtant être habitués, venant de cette auteure : on s'attend à un livre rempli de souvenirs d'une vie et d'une carrière exceptionnelles à tous points de vue, mais le retour en arrière ne s'opère qu'en apparence avec « La petite fille lit » (1973, sur ses lectures) et « Combien j'ai douce souvenance » (1995, sur son long séjour en France, à Cabris, près de Grasse). Pour l'essentiel cependant, il s'agit de nouvelles de la trempe de celle dont nous venons de citer des extraits : exposition serrée de la situation, traits des personnages brossés rapidement, développement de la situation, indication de pistes pour le dénouement, revirement et chute rapide.

Claire Martin décrit sa façon de procéder comme suit : « L'idée pour une nouvelle me vient souvent d'un mot ou d'une phrase. On raconte un fait ; le dénouement me semble fade, tomber à plat. Mais un mot, un seul, me suffit pour réinventer l'histoire entendue. Puis j'ai une idée qui pourrait rendre plus percutant ce que je viens d'entendre. Alors, je commence à écrire. Le plus drôle – car il faut aussi s'amuser dans ce métier – se passe souvent au fil de la rédaction : les personnages suivent leur propre logique qui n'est pas celle que j'ai notée dans mon plan. Les événements peuvent tourner autrement, souvent à cause d'un élément qui s'ajoute par hasard. Cependant, et vous le savez aussi bien que moi : en littérature, il n'y a pas de hasard. Je les suis alors, mes personnages ». « Toute la vie » compte à peine deux pages, si l'on omet quelques réflexions préparant le lecteur à ce qui suivra sur le début d'une passion. Il est évident que la nouvelliste a lu intensément Maupassant, Barbey, Colette et Poe, dans la traduction de Baudelaire, pour ne nommer que certains de ses auteurs préférés.

Qu'elle ait obtenu le prix du Cercle du livre de France (le « Goncourt canadien ») avec ce premier livre ne surprend aujourd'hui plus personne : même si on s'entend que le sujet des nouvelles est, ici du moins, limité à la relation amoureuse dans ce qu'elle a de plus triste, de plus loufoque, de plus terre-à-terre aussi, c'est le style qui a convaincu le jury de la valeur du livre. De plus, les douze (!) membres ont été rapidement séduits par l'élégance de l'écriture, la plume ferme, cette « touche française » (que d'aucuns lui reprocheront plus tard, après le prix du Gouverneur général pour *La joue gauche*, premier tome de *Dans un gant de fer*, en 1967). Ce que le jury a effleuré à peine dans les raisons du choix du livre, c'est l'audace des propos.

Il faut toujours revenir sur ce premier livre pour comprendre la suite de la carrière littéraire de l'auteure. Les sujets qu'elle aborde dans ses publications jusqu'en 1973 – à Cabris, elle n'écrit plus mais préfère traduire Margaret Laurence, Robertson Davies – tout comme ceux de ses romans rédigés après 1999, reprennent essentiellement la même thématique, celle des faiblesses masculines. Même si elle a été aimée et choyée par son mari, Roland Faucher, Claire Martin n'oublie jamais son enfance, le père-ogre, marié quatre fois, régnant sur neuf enfants. Un homme brutal, cruel, insensible à la souffrance d'autrui. Son meilleur moyen de persuasion est l'argument d'avoir toujours raison. Toute la maisonnée en a peur. Dès qu'il rentre de son travail,

on se fige, on attend les gifles, on est aux aguets, on suit ses pas en collant l'oreille sur la porte de la chambre. « Au fond, c'est cet homme terrifiant qui est à l'origine de mon écriture, dit l'auteure. Sans lui, je n'aurais pas écrit ni décrit les horreurs que j'ai vécues. L'essentiel se trouve dans les deux volumes de *Dans un gant de fer*. Je ne peux m'en débarrasser, il revient encore me hanter, pas aussi souvent que dans le passé, heureusement. Quand j'ai recommencé à écrire après la mort de Roland, il est revenu. Est-ce parce que mon mari ne me protégeait plus ? Parce que je suis retournée à Québec, là où il a passé la plus grande partie de sa vie ? Allez savoir, je ne suis pas psychanalyste. Il reste que, même en plein jour, je pense souvent à lui. À l'âge que j'ai, il faudrait s'attendre à ce qu'il soit mort et enterré, une fois pour toutes. Mais non, il est toujours là ».

Le père n'a jamais lu un seul de ses livres. Elle rejette le nom qu'il lui a donné à la première occasion qui lui est offerte, lors de son emploi comme *speakerine* à la radio où elle sera connue sous un pseudonyme, le nom de sa mère. Au moment même où elle publie son autobiographie, le père meurt. Quelque temps avant son décès, il avait demandé à sa fille s'il était vrai qu'elle parlait de sa famille et écrivait au sujet de sa vie familiale. Elle lui a répondu, avec douceur et fermeté, que c'était exact. Le souvenir de cette conversation ne la quitte pas : « Je n'ai pas gardé un bon souvenir de ma vie au sein de notre famille. Vous avez été un méchant père. Un mauvais mari, pour maman. À cet instant, il a pâli ». Elle ne se gêne pas de lui rappeler que, le soir de l'enterrement de sa seconde femme, la mère de Claire, il avait déclaré aux enfants : « J'ai eu une révélation : elle est damnée ». Sa fille n'a jamais oublié l'affront fait à celle qu'elle a profondément aimée, tout comme ses grands-parents, issus de l'aristocratie canadienne-française. Elle lui rappelle ce mot dévastateur pour les enfants (nous sommes au milieu des années 1920, l'Église a le bras long). Sa réponse : « Je ne me souviens pas d'avoir dit cela ». Mais Claire et ses frères et sœurs se rappellent très bien. Une telle phrase est impossible à garder enfermée dans un tiroir de la mémoire.

Ainsi cet homme fort, si pieux aux yeux du monde, qui ne manque jamais la messe du dimanche et se confesse régulièrement, est non seulement le Tartuffe incarné, mais le père irresponsable. « Oui, la source est là, inépuisable : les faiblesses masculines. Car sous l'apparence d'un homme fort, déterminé, un meneur qui n'en faisait qu'à sa tête, il était faible. Je l'ai vue, cette faiblesse, chaque jour, à la maison. Je l'ai observée, enregistrée. Plus tard, je n'arrêtais pas de me demander pourquoi il était ainsi. Dans mes livres, les nouvelles d'abord, les romans ensuite, je l'ai décortiqué et en ai transposé chaque trait, reconnaissable à ceux et celles qui sont passés par le même enfer. Si vous saviez combien de lettres j'ai pu recevoir de mes lecteurs !

Ils m'ont confié, parfois dans des témoignages bouleversants, combien ils admiraient le courage d'avoir arraché le masque au monstre qui était mon père, et qu'ils ont souffert de la même manière, eux aussi. Si je n'avais fait que ce livre-là, cela aurait suffi, je crois, comme ma contribution très personnelle à l'évolution de la société québécoise dans les années 1960, en pleine Révolution tranquille ».

C'est l'audace de Claire Martin d'avoir parlé sur la place publique de son père qui a fini par établir sa notoriété et sa reconnaissance comme étant l'une des premières écrivaines s'engageant sur la voie du féminisme. Elle s'en défend : « Je n'ai pas tout dit dans cette autobiographie. Pour comprendre mon œuvre, il faut d'abord lire attentivement mes nouvelles. C'est là où se trouve le casse-tête que l'on peut reconstituer avec un peu de patience. À partir d'idées brèves, j'ai montré du doigt les pointes d'une série d'icebergs dont le lecteur peut deviner le volume caché. Des indices, si vous voulez. Voyez-vous, j'aime mieux travailler un sujet à la fois. J'ai toujours ressenti la forme du roman comme quelque chose de très astreignant. Par contre, la nouvelle me donne davantage de liberté. Dans un premier temps, comme je l'ai fait avec ce premier livre de nouvelles, il m'importait de présenter des vignettes dans lesquelles un homme – par bonheur, ils ne sont pas tous faits ainsi, je le sais bien ! – est incapable d'aimer sans causer du mal à autrui, un homme qui n'aime pas les femmes. Mais je n'ai pas fait que des nouvelles où l'homme est méchant ou stupide... »

En effet, « Le visage clos », toujours dans *Avec ou sans amour*, met en scène une femme mal mariée qui se meurt à l'hôpital. Afin de soulager ses souffrances, elle avale une poignée de cachets d'un puissant barbiturique : « Elle joignit les mains et se laissa doucement investir par ce brouillard qui l'asphyxiait miséricordieusement » (p. 60). En 1958, déjà, Claire Martin parle du droit à une mort dans la dignité alors que le débat sur l'euthanasie s'amorce au Québec, un demi-siècle plus tard.

Au fil de la première nouvelle de *Toute la vie*, l'auteure relate une « Conversation le soir dans une auberge de campagne », écrite l'année avant la publication du recueil. Elle fait raconter trois histoires étranges, liées à la disparition mystérieuse d'une jeune femme, d'un frère et d'une femme de soixante-douze ans. Les retrouvera-t-on ? « Je n'en sais rien !, dit Claire Martin, affichant un sourire malicieux. Parfois, je laisse la fin d'une nouvelle ouverte, je n'explique rien. Le lecteur peut s'imaginer ce qu'il veut. Il ne me semble pas nécessaire de tout dire. Il m'arrive aussi de piger dans la réalité, comme dans celle où je rappelle ces mariages impromptus, en 1939, pour échapper à la conscription (« L'inattendu »). Ou d'inventer une situation qui pourrait très bien exister et qui fait rêver



le lecteur (« Les oignons verts »). [Ici, elle parle d'une femme qui décoit son ami par une piperade mal réussie et finit par s'attacher à l'épicier du coin.] La vie, je la condense dans mes histoires. C'est cela que j'aime ».

Il lui arrive d'accepter un sujet imposé : en 2001, elle et six autres écrivains sont invités à choisir une des 3 300 œuvres de la collection permanente du Musée d'art contemporain de Montréal. Curieusement, elle et Chrystine Brouillet choisissent une toile de Mimi Parent, *Nu au portrait d'homme* (1943), où les traces de Matisse sont évidentes. Puisqu'il leur est demandé d'éviter une analyse du tableau, Claire Martin invente une histoire où une femme retrouve dans un musée le portrait de son premier amour. La fin de la nouvelle est brusque : en fait, il n'y a pas de fin à proprement parler, le texte reste suspendu dans la mémoire du lecteur. « Cela a été un plaisir pour moi, dit l'auteure. Pour une fois, j'ai beaucoup aimé travailler un canevas différent des miens, au sens propre du mot. Quand la jeune femme retrouve au musée ce jeune homme dont elle a été éperdument amoureuse dans son enfance, j'aurais pu continuer, développer une nouvelle intrigue. Mais je me suis dit que c'était assez. Ce n'est pas qu'une nouvelle doit être inévitablement courte – elle peut atteindre jusqu'à vingt pages –, mais si j'avais poursuivi le fil, j'aurais enlevé au lecteur le plaisir de s'imaginer une autre fin. Sauf exception, les nouvelles, que j'ai pratiquées encore récemment, ne tombent pas nécessairement dans mes cordes ». Dans cette ravissante nouvelle, publiée dans *De la couleur des mots*, et intitulée « Le vert paradis et le chapeau noir », Claire Martin reprend sa façon très personnelle d'approcher le genre, d'aller au plus court, de préparer soigneusement tant l'effet de réel que l'amorce de la chute.

Après quatre romans et un recueil de réflexions et d'aphorismes (*À tout propos*, d'où est tiré le titre de cette entrevue), publiés à un rythme accéléré entre 2000 et 2006, son éditeur présente en 2008 trois longues nouvelles, des nouvelles plutôt, genre pratiqué surtout du côté de la littérature anglophone (voir par exemple *Fugitives* d'Alice Munro, Boréal, 2008). Ces textes comptent chacun entre quarante et cinquante pages, dont le premier, « Le feu purificateur », a donné le titre au livre. Avec lui, le souvenir du père revient : la page couverture montre la photo de sa maison, vendue il y a longtemps à une usine de ciment que les gestionnaires ont brûlée quelques années plus tard. « Cela a été tout un spectacle pour les gens du coin, se rappelle Claire Martin. Mon père était très connu. Je ne peux pas dire qu'il a eu beaucoup de succès dans ses rêves d'autarcie ni obtenu la faveur des fermiers alentour et encore moins de sympathies de leur part. Alors, quand on a su que sa maison allait flamber pour donner plus d'espace à l'usine, on est venu de partout pour voir ce bûcher. Il y avait quantité de rangées de voitures, garées

prudemment assez loin du futur brasier. Et quand ce beau feu fut terminé, on a applaudi, comme après une belle pièce au théâtre ». Qui connaît les drames qui se sont déroulés dans cette maison ne s'étonne guère qu'aucun des enfants n'en ait voulu, après la mort du père. Cependant, des décennies plus tard, la narratrice revient sur « les lieux du crime », aujourd'hui déserts, tout comme elle l'a fait dans le film sur sa vie, récemment diffusé à la télévision de Radio-Canada (« Quand je serai vieille, je rangerai mon stylo »).

Entre souvenirs et affabulation, le lecteur et le spectateur visitent ce lieu désert. N'en subsistent que des dalles de béton envahies pas les mauvaises herbes. La seule preuve que la maison a existé demeure cette photo. La graphiste des éditions L'instant même a fait naître un incendie derrière l'une des fenêtres du dernier étage. Elle ne savait pas que cette chambre a été celle du père.

« Méfiez-vous de la mémoire d'un écrivain, conclut l'auteure. Elle peut sortir un lapin blanc du chapeau au moment où vous vous y attendez le moins ». À quarante-sept ans, Claire Martin a eu le temps d'emmagasiner le quart de l'histoire, la grande et la petite, de la ville de Québec qu'elle connaît sur le bout de ses doigts. Qu'on se le tienne pour dit : il faut prendre garde quand on la rencontre : elle a encore quantité de lapins, et pas seulement des blancs, dans son chapeau. □

* Professeur de littérature à la retraite (Université Laval) et écrivain



Bibliographie

Avec ou sans amour, Le Cercle du livre de France, Montréal, 1958 [réédition : Robert Laffont, Paris, 1959].

« Lettre ouverte à un ami lointain et dont je ne sais presque rien », dans *Écrits du Canada français*, n° 81 (1994), p. 7-16.

Toute la vie, Québec, L'instant même, 1999.

« Le vert paradis et le chapeau noir », dans *De la couleur des mots*, Montréal, Les 400 coups, 2001, p. 15-21.